

Dix ans après *La Solitude des nombres premiers*,
un adieu à la jeunesse, un bouleversant roman
d'amour et d'amitié.

Paolo Giordano

Dévoré le ciel

ROMAN / SEUIL

DÉVORER LE CIEL

Du même auteur

La Solitude des nombres premiers

Seuil, 2009

et « Points », n° P 2367

Le Corps humain

Seuil, 2013

et « Points », n° P 3340

Les Humeurs insolubles

Seuil, 2015

et « Points », n° P 4491

PAOLO GIORDANO

DÉVORER LE CIEL

r o m a n

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR NATHALIE BAUER

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

Titre original : *Divorare il cielo*
Éditeur original : Giulio Einaudi editore s.p.a., Turin
ISBN original : 978-88-06-22227-7
© original : Paolo Giordano, 2018
All rights reserved

ISBN 978-2-02-122082-7

© Éditions du Seuil, août 2019, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À Rosaria et Mimino,
à Angelo et Margherita.
À leurs comptines.*

Toute allusion à des événements ou à des personnes ayant réellement existé est le fruit d'un pur hasard. La réalité des lieux et l'époque à laquelle certains faits sont décrits ont été modifiées pour des exigences romanesques.

Première partie

Les grands égoïstes

Je les vis se baigner dans la piscine, de nuit. Ils étaient trois et ils étaient très jeunes, des enfants encore ou presque, comme moi à l'époque.

À Speziale, mon sommeil était sans cesse interrompu par de nouveaux bruits : le chuintement du système d'irrigation, les chats sauvages qui se battaient sur la pelouse, un oiseau qui émettait le même son à l'infini. Les premiers étés chez ma grand-mère, j'avais l'impression de ne jamais dormir. Du lit où j'étais allongée, je regardais les objets de la chambre s'éloigner et se rapprocher, comme si la maison tout entière respirait.

Cette nuit-là, j'entendis des bruits dans la cour, mais je ne me levai pas tout de suite : parfois l'agent de sécurité venait jusqu'à l'entrée et coinçait un billet dans la porte. Puis il y eut des murmures et des rires étouffés. Alors je me décidai.

J'évitai, sur le sol, le piège antimoustiques qui diffusait une lumière bleue, atteignis la fenêtre et me penchai vers le bas, trop tard pour voir les garçons se déshabiller, mais à temps pour surprendre le dernier d'entre eux au moment où il se coulait dans l'eau noire.

L'éclairage du porche me permettait de distinguer leurs têtes, deux sombres et la troisième comme argentée. À ce détail près, ils étaient quasi identiques, vus d'en haut, agitant leurs bras en cercle pour se maintenir à la surface.

Il régnait une sorte de tranquillité dans l'air, après le passage de la tramontane. Un des garçons se mit à faire la planche au milieu de la piscine. Je sentis ma gorge brûler à la vue soudaine

de sa nudité, bien que ce fût juste une ombre, mon imagination surtout. Puis il se cambra et plongea en effectuant une culbute. Il ressurgit dans un cri et son ami à la tête d'argent le frappa au visage pour le réduire au silence.

– Tu m'as fait mal, crétin ! protesta d'une voix encore forte le garçon de la culbute.

L'autre l'enfonça sous l'eau et le troisième aussi se jeta sur lui. J'avais peur qu'ils ne se battent, que l'un d'eux ne se noie, or ils se séparèrent dans des rires. Ils s'assirent au bord de la piscine, du côté le moins profond, tournant vers moi leurs dos mouillés. Le garçon du milieu, le plus grand, écarta les bras et les passa autour du cou des autres. Il avait beau chuchoter, je parvenais à saisir quelques mots çà et là.

Un instant, j'envisageai de descendre et de plonger avec eux dans l'humidité de la nuit. La solitude de Speziale me rendait avide de contacts humains mais, à quatorze ans, je manquais de courage pour certaines choses. Je pensais qu'ils venaient de la propriété voisine, même si je ne les avais jamais vus que de loin. Ma grand-mère les surnommait *ceux de la ferme*.

Puis le grincement des ressorts d'un lit. Un toussotement. Les savates en caoutchouc de mon père qui claquaient sur le sol. Sans me laisser le temps de crier aux garçons de se sauver, il dévalait l'escalier, appelait le gardien. La lumière éclaira la *lâmia** et Cosimo sortit au moment même où mon père apparaissait dans la cour, en caleçon comme lui.

Les garçons bondirent et saisirent leurs vêtements éparpillés sur le sol. Ils en abandonnèrent quelques-uns et s'élançèrent vers l'obscurité. Cosimo se précipita derrière eux, il criait je vais vous tuer petits salopards je vais vous casser la figure. Mon père eut une hésitation mais le suivit. Je le vis ramasser une pierre.

* Petite construction typique des Pouilles caractérisée par des murs en pierres sèches et une voûte en berceau. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Un cri retentit dans le noir, puis la gifle des corps contre la clôture, une voix qui disait non, descends de là ! J'avais le cœur battant, comme si c'était moi qui fuyais, moi qui étais traquée.

Un laps de temps assez long s'écoula et ils revinrent enfin. Mon père se tenait le poignet droit, il avait une tache sur la main. Cosimo l'examina de près et le poussa dans la *lâmia*. Avant de disparaître à l'intérieur de la maison à son tour, il scruta un instant l'obscurité qui avait englouti les envahisseurs.

Le lendemain, au déjeuner, mon père avait la main bandée. Il raconta qu'il avait trébuché en arrangeant un nid de pie. À Speziale, il se transformait, sa peau brunissait en l'espace de quelques jours et le dialecte modifiait sa voix. J'avais l'impression d'avoir affaire à un inconnu, parfois je me demandais qui il était vraiment : l'ingénieur de Turin toujours en costume cravate, ou cet homme mal rasé qui se promenait à moitié nu dans la maison. Une chose était certaine, en tout cas : ma mère avait choisi d'épouser uniquement l'un des deux, elle ne voulait rien savoir de l'autre. Cela faisait des années qu'elle ne mettait plus les pieds dans les Pouilles. Quand, début août, nous partions pour l'interminable voyage en voiture vers le Sud, elle ne sortait même pas de sa chambre pour nous dire au revoir.

Nous mangeâmes en silence jusqu'à ce que retentisse la voix de Cosimo qui nous appelait dans la cour.

Sur le seuil, devant le gardien qui les dominait tel un agent de police, se tenaient les trois garçons de la nuit. Au début, je ne reconnus que le plus grand, à son cou fin et à la forme de sa tête, un peu oblongue. Puis mon attention fut attirée par les deux autres. Le premier avait la peau très claire, les cheveux et les sourcils aussi blancs que du coton ; le deuxième était brun, bronzé, et avait les bras couverts d'égratignures.

– Ah, dit mon père, vous êtes venus chercher vos vêtements ?

Le plus grand répondit d'un ton neutre :

– Nous sommes venus nous excuser d’avoir pénétré sur votre terrain hier soir et d’avoir utilisé votre piscine. Nos parents vous envoient ça.

Mon père saisit de sa main sans pansement le sac qu’il brandissait.

– Comment t’appelles-tu ?

Malgré lui, il s’était un peu radouci.

– Nicola.

– Et eux ?

– Lui, c’est Tommaso, dit le garçon en indiquant le plus pâle. Et lui, Bern.

J’avais l’impression qu’ils étaient mal à l’aise dans leurs tee-shirts, comme si on les avait forcés à les enfiler. J’échangeai un long regard avec Bern. Il avait les yeux très noirs, légèrement rapprochés.

Mon père remua le sac, et les bocaux qu’il contenait se mirent à tinter. Je crois qu’il lui était pénible de recevoir ces excuses.

– Il n’était pas nécessaire d’entrer en cachette, déclara-t-il. Si vous vouliez vous baigner, il suffisait de le demander.

Nicola et Tommaso baissèrent les yeux, tandis que Bern continuait de fixer les siens sur moi. La blancheur de la cour, derrière eux, était aveuglante.

– Si l’un de vous avait eu un malaise...

Mon père hésita, de plus en plus gêné.

– Cosimo, as-tu offert un peu de limonade à ces garçons ?

Le gardien eut une grimace qui semblait demander s’il avait perdu la raison.

– C’est bon, merci, dit poliment Nicola.

– Si vos parents vous y autorisent, vous pouvez venir vous baigner cet après-midi.

Mon père se tourna vers moi, comme pour obtenir mon accord. C’est alors que Bern prit la parole :

– Cette nuit, vous avez frappé Tommaso à l’épaule avec une pierre. Nous avons commis une infraction en entrant dans votre

propriété, mais vous, vous en avez commis une plus grave en blessant un mineur. Si nous le voulions, nous pourrions porter plainte contre vous.

Nicola lui assena un coup de coude dans les côtes, mais il était évident qu'il n'avait aucune autorité : il était juste le plus grand.

– Je n'ai rien fait de tel, répondit mon père. J'ignore de quoi tu parles.

Je le revis se pencher pour ramasser la pierre et j'entendis de nouveau les bruits dans le noir, le cri que je n'avais pas su interpréter.

– Tommi, montre ton bleu à M. Gasparro, s'il te plaît.

Tommaso recula, mais ne protesta pas quand Bern pinça le bord de son tee-shirt et le releva délicatement, dénudant son dos : il était encore plus clair que les bras, et sa pâleur faisait ressortir la tache bleue, aussi grosse que le fond d'un verre.

– Vous voyez ?

Bern pressa l'index sur le bleu. Tommaso se libéra.

Mon père paraissait hypnotisé. Cosimo réagit à sa place, il lança un ordre en dialecte aux garçons, qui prirent congé en s'inclinant posément.

Bern était déjà en plein soleil lorsqu'il se retourna pour observer notre maison d'un air sévère.

– J'espère que votre main guérira vite.

Cet après-midi-là, un ouragan éclata. En l'espace de quelques minutes, le ciel se teignit de violet et de noir, couleurs que je ne lui avais jamais vues.

Les orages durèrent près d'une semaine, les nuages arrivaient à l'improviste de la mer. La foudre brisa une branche de l'eucalyptus et calcina la pompe qui tirait l'eau du puits. Furieux, mon père réprimanda Cosimo.

Sur le canapé, ma grand-mère lisait ses romans policiers en édition de poche. Pour passer le temps, je lui demandai de

m'en conseiller un. Elle m'invita à pêcher au hasard dans sa bibliothèque : ils étaient tous bons. Je choisis *Safari mortel*, mais l'histoire était ennuyeuse.

Après avoir regardé dans le vide un moment, je l'interrogeai au sujet des garçons de la ferme.

– Ils vont et viennent, dit-elle. Ils ne s'attardent jamais.

– Qu'est-ce qu'ils font ?

– Ils attendent que leurs parents les reprennent, j'imagine.

Ou alors que quelqu'un d'autre se charge d'eux.

Comme si je lui avais désormais gâché le plaisir de la lecture, elle posa son livre.

– Pendant ce temps-là ils prient. Ils appartiennent à une sorte de... d'hérésie.

Quand le soleil revint, il y eut une invasion de grenouilles. Elles se jetaient dans la piscine, la nuit, et il n'y avait pas moyen de les tenir à distance, pas même en ajoutant du chlore. Nous les retrouvions prisonnières des filtres ou broyées par les roues du robot. Les rescapées nageaient impassiblement, certaines en couple, l'une agrippée au dos de l'autre.

Un matin, je descendis dans la cour pour le petit déjeuner, vêtue du short et du débardeur que je portais la nuit, et vis Bern. Au bord de la piscine, il poursuivait les grenouilles avec un filet. Lorsqu'il en attrapait une, il la faisait planer et la renversait dans un seau.

Un moment, j'envisageai de remonter m'habiller, mais je m'approchai et lui demandai si mon père le payait pour cette besogne.

– Cesare n'aime pas que nous ayons de l'argent, répondit-il en tournant à peine son visage vers moi.

Puis il ajouta après une pause :

– *Alors l'un des Douze se rendit auprès des grands prêtres et leur dit : que voulez-vous me donner, et moi je vous le livrerai ? Ceux-ci lui versèrent trente pièces d'argent.*

C'était à mes yeux une réponse insensée, mais je n'avais pas envie de lui demander d'explication. Je regardai à l'intérieur du

seau : les grenouilles entassées s'élançaient vers le haut – en vain, car les parois de plastique étaient trop raides.

– Qu'est-ce que tu vas en faire ?

– Les libérer.

– Si tu les libères, elles reviendront ce soir. Cosimo les tue à la soude caustique.

Furieux, Bern leva les yeux.

– Je les conduirai assez loin, tu verras.

Je haussai les épaules.

– De toute façon, je ne comprends pas pourquoi tu fais ce travail immonde sans être payé.

– C'est ma punition, pour avoir profité de votre piscine sans autorisation.

– Vous vous êtes déjà excusés, non ?

– Cesare a pensé que nous devons réparer. Sauf qu'il n'y a pas eu d'occasion jusqu'à aujourd'hui, à cause de la pluie.

Dans l'eau, les grenouilles se sauvaient à toute allure. Il les suivait patiemment avec son filet.

– Qui est Cesare ?

– Le père de Nicola.

– Ce n'est pas aussi le tien ?

Bern secoua la tête.

– C'est mon oncle.

– Et Tommaso ? Lui au moins, c'est ton frère ?

Il eut de nouveau un geste de dénégation. Quand ils s'étaient présentés à la porte, Nicola avait dit *nos parents*. Mais Bern ne m'aiderait probablement pas à comprendre et je ne voulais pas lui faire le plaisir de l'interroger plus avant.

– Comment va son bleu ? demandai-je.

– Il a mal quand il lève le bras. Le soir, Floriana lui prépare des emplâtres au vinaigre de pomme.

– À mon avis, tu t'es trompé. Ce n'est pas mon père qui a lancé la pierre. C'est sûrement Cosimo.

Bern semblait ne pas m'écouter, tant il était absorbé dans la pêche aux grenouilles. Il portait un pantalon qui avait dû être bleu marine et avait les pieds nus. Il affirma de but en blanc :

– Tu es vraiment une effrontée.

– Je suis quoi ?

– Accuser monsieur Cosimo pour disculper ton père. Je ne crois pas que vous le payiez assez pour ça.

Une autre grenouille tomba dans le seau. Il devait y en avoir une vingtaine, elles se gonflaient et se dégonflaient.

Pour étouffer mon mensonge, je changeai de sujet.

– Pourquoi tes amis ne sont pas venus ?

– C'est moi qui ai eu l'idée d'utiliser la piscine.

Je touchai mes cheveux, ils étaient brûlants. J'aurais pu me baisser, tremper la main dans l'eau et me mouiller la tête, mais il y avait encore des grenouilles dans la piscine.

Bern en pêcha une et plaça le filet devant moi.

– Tu veux la toucher ?

– Pas question !

– Je l'aurais parié, dit-il avec un sourire antipathique, avant d'ajouter, comme si de rien n'était : Aujourd'hui Tommaso est allé rendre visite à son père en prison.

Il attendit que cette information fasse son effet. Je gardai le silence.

– Il a tué sa femme avec un sabot en bois. Il a voulu ensuite se pendre à un arbre, mais la police l'a arrêté à temps.

Agitées, les grenouilles se heurtaient à l'intérieur du seau. Cette masse visqueuse... J'avais envie de vomir.

– Tu inventes ?

Le filet toujours en suspens, Bern répondit :

– Bien sûr que non.

Enfin, il captura la dernière grenouille, celle qui lui avait donné le plus de fil à retordre. Il fléchit les genoux pour éviter de trop soulever le filet.

– Et tes parents ? demandai-je.

La grenouille s'enfuit d'un bond et se précipita vers le point le plus profond du bassin.

– Merde ! Tu as vu ce que tu as fait ? Tu es une bousilleuse !
Je perdis patience :

– C'est quoi, une bousilleuse ? Tu inventes des mots ! Tu sais, ce n'est pas moi qui ai fait mal à ton frère, ou à ton ami, ou à je ne sais qui, bordel !

J'avais l'intention de tourner les talons, mais pour la première fois Bern posa sur moi un regard sérieux. Son visage exprimait un regret sincère et une sorte de naïveté. Encore ce léger strabisme paralysant.

– Je te prie d'accepter mes excuses, dit-il.

– Tu me pries de...

J'étais un peu nerveuse, comme la semaine précédente, lorsqu'il me fixait par-dessus l'épaule de mon père. Je me penchai sur l'eau pour voir où la grenouille s'était fourrée.

– C'est quoi, ces fils noirs ?

– Les œufs. Les grenouilles sont venues les déposer ici.

– C'est horrible.

Mais il se méprit sur mes paroles.

– Oui, c'est horrible. Non seulement vous tuez les grenouilles, mais aussi tous leurs œufs. Chacun contient un être vivant.

Plus tard, je m'allongeai pour prendre un bain de soleil, mais il était quatorze heures, le pire moment, et je ne résistai pas longtemps. Je traversai la cour et franchis les cailloux qui la séparaient de la campagne. Je vis à quel endroit les garçons avaient sauté la clôture : le grillage était replié en haut et déformé au centre. De l'autre côté, il y avait encore des arbres, juste un peu plus grands que les nôtres. Je me penchai, tentant en vain de distinguer la ferme : elle était trop loin.

Avant de repartir, Bern m'avait invitée à l'enterrement des grenouilles qu'il avait pêchées, mortes. Après toutes ces heures passées au soleil, il n'avait même pas transpiré.

Je demandai à Cosimo de gonfler les pneus du vieux vélo de ma grand-mère, que je trouvai un peu plus tard tout prêt dans la cour, huilé et scintillant.

- Où vas-tu ? interrogea-t-il.
- Me promener, sur la route.

J’attendis que mon père aille rejoindre ses amis, puis m’élançai.

L’accès à la ferme étant situé du côté opposé au nôtre, il fallait faire le tour pour y parvenir, à moins de sauter par-dessus des clôtures et de couper à travers prés, comme les garçons l’avaient fait. Sur le tronçon asphalté, les camions filaient tout près de moi. J’avais posé mon Walkman dans le panier, ce qui m’obligeait à me pencher en avant, car le fil du casque était court.

La ferme ne possédait pas de portail à proprement parler, juste une barrière de fer, que je trouvai ouverte. Des mauvaises herbes poussaient au milieu du sentier et les bords n’étaient pas bien délimités, à croire que le passage répété des voitures avait décidé de son tracé. Je descendis de vélo et continuai à pied. Il me fallut cinq minutes pour atteindre la maison.

J’avais déjà visité des fermes, mais celle-ci était particulière. Seule la partie centrale était en pierre, le reste s’y rattachait comme une incrustation. La cour – un pavement lisse chez nous – consistait en une dalle de béton sillonnée de fissures.

Je couchai la bicyclette et me raclai la gorge afin d’attirer l’attention. Personne ne se montra. Je fis alors quelques pas pour aller m’abriter du soleil sous la tonnelle. La porte était grande ouverte derrière la moustiquaire, mais je n’avais pas le courage d’entrer. Je m’appuyai plutôt contre la table, intriguée par la toile cirée qui représentait la carte du monde. J’y cherchai Turin en vain.

Je replaçai le casque sur mes oreilles et contournai le bâtiment en lorgnant sans succès à travers les fenêtres : le contraste entre la pénombre de l’intérieur et la lumière extérieure était trop marqué. Enfin, à l’arrière, je tombai sur Bern.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2019. N° 122075 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE